

joug étranger. On y pêcha, on y sala de nouveau la plus grande partie du poisson qui se consommait dans l'empire.

Le Moreyba et les autres fleuves moins considérables de la Mauritanie n'ont ni ponts ni bateaux. Des peaux enflées les remplacent. On lie trente ou quarante de ces outres, sur lesquelles est étendu un nombre suffisant de cannes. Deux hommes en nageant tirent vers eux le radeau, sur lequel sont les passagers et les marchandises, et deux hommes le poussent par-derrière. Les bêtes de somme traversent à la nage.

A quatre ou cinq lieues d'Azamore se trouve l'excellente baie de Mazagan, où les Portugais construisirent en 1506 une forteresse qu'on nomma Castillo-Réal, et qui ne tarda pas à devenir une ville assez considérable, un marché assez important. Elle dut ces progrès rapides à une position heureuse, à des commodités de tous les genres, à la fertilité des campagnes voisines, à un bassin qui recevait les petits bâtimens, tandis que ceux qui n'y pouvaient pas entrer mouillaient deux lieues au large sur un très-bon fond. En 1562 les Maures attaquèrent inutilement la place. Depuis, ceux d'entre eux qui ne pouvaient pas faire le voyage de la Mecque y allaient faire quelque décharge de mousqueterie, mais avec la précaution de se tenir hors de la portée du canon. C'était de toutes ses possessions la seule qu'eût conservée la cour de Lis-

bonne dans la Mauritanie, lorsqu'en 1769 Mouley-Mohammed en forma le siège.

La garnison se défendait avec valeur, avec intelligence, avec l'espoir de rendre inutiles les forces et les efforts des assaillans. Durant ces combats plus ou moins sanglans, elle reçut un ordre précis de s'embarquer sur les vaisseaux qu'on lui envoyait. Le ministère portugais avait-il déjà résolu d'abandonner la ville, ou y fut-il déterminé par l'attaque dirigée contre elle? C'est ce qu'on ignore, et qui très-vraisemblablement ne sera jamais éclairci. Quoi qu'il en soit, Mazagan autrefois si florissant n'est plus qu'un amas de ruines où l'on ne voit pas un seul habitant. Les provinces voisines de cet établissement européen regrettent et regretteront peut-être toujours les avantages du commerce interlope qu'ils y faisaient habituellement.

Les Portugais n'étaient établis que depuis deux ans à Mazagan lorsqu'en 1508 la cour de Lisbonne fut séparément invitée par deux intrigans qui se disputaient le gouvernement de Saffi de prendre elle-même possession d'une ville très-certainement ancienne et probablement fondée par les Carthaginois. On mit à profit cette ouverture. Malheureusement les nouveaux maîtres prirent aux troubles du pays plus de part qu'il n'aurait fallu. Leur inquiétude amena en 1539 cent mille hommes sous leurs murailles. Les assiégés réparèrent par leur valeur les vices de

leur politique, et forcèrent l'armée ennemie à s'éloigner après six mois de fatigues et de pertes. Cependant le Portugal jugea avec le temps qu'une place qui coûtait plus qu'elle ne rendait devait être abandonnée. Elle fut évacuée en 1641, après que les fortifications en eurent été ruinées.

Quoique sorti des mains de la puissance qui lui avait donné de l'activité, Saffi ne tomba pas dans l'oubli. La plupart des nations de l'Europe y formèrent des comptoirs. C'était le plus grand entrepôt de l'empire. Il n'est plus rien depuis que Mohammed a voulu que tous les achats, que toutes les ventes se fissent à Moghador, dont le nom arabe est Souhara.

Ce lieu n'était pas connu avant que les Portugais y eussent élevé un faible château, dont la destination était d'assurer la communication entre des établissemens plus considérables. Cette petite et mauvaise fortification était oubliée depuis plus d'un siècle lorsqu'en 1760 Mohammed eut la fantaisie de lui substituer une ville vaste, régulière, aérée, telle qu'il n'y en avait pas dans le reste de la Barbarie. Des juifs qui briguaient sa confiance, des Maures qui aspiraient à la faveur, des Européens qui comptaient sur des exemptions, tout s'empressa ou fut forcé de seconder les caprices du despote. Des ouvriers, des artistes étrangers passèrent les mers, et la nouvelle citée s'éleva avec une rapidité qui étonna toutes les nations. Elle est malheureu-

sement située dans un terrain bas, humide et malsain. Quoique entourée d'un mur épais et défendue par des batteries judicieusement placées du côté de la mer et de la terre, elle serait obligée de capituler devant la moindre armée, parce que l'eau lui manque absolument. La province de Gea, qui la circonscrit de toutes parts, est dans la plus grande partie sablonneuse, stérile et déserte. Son port n'est qu'un canal formé par une île éloignée du rivage de cinq cents toises. On y entre, il est vrai, on en sort par tous les vents; mais il n'est pas assez profond pour recevoir de gros navires, et l'ancre n'y est pas sûr dans les mauvais temps. Les courans sont si rapides qu'il n'est pas possible aux vaisseaux de guerre de mouiller dans ces parages.

Tous les négocians européens déjà établis ou qui voulaient s'établir dans la Mauritanie ont été forcés de fixer leur séjour à Moghador. On leur y avait solennellement promis des immunités dont ils ont rarement joui. Cette position a éloigné d'eux les productions du nord de l'empire, mais les a rapprochés de celles du sud, qui furent autrefois portées à Aghadir ou pays montueux que nous nommons Sainte-Croix.

Un gentilhomme portugais avait établi au trentième degré de latitude, dans la province de Sous, sur le cap Daguer, une pêcherie dont il s'était fait un revenu considérable. La posses-

sion de ce poste entra dans les vues politiques et militaires du roi Emmanuel. Il pensa que cette baie vaste, sûre, propre à recevoir les plus grands vaisseaux, pourrait être très-utile aux aventuriers qui cherchaient alors à étendre leur gloire personnelle et la domination de leur pays. Dans cette vue il fit bâtir en 1508 Sainte-Croix, et cette ville ne tarda pas à s'élever à d'autres prospérités qu'à celles qu'on avait eues en vue.

Les cultivateurs de cette partie reculée de la Mauritanie y versèrent le superflu de leurs riches récoltes, qui avait toujours manqué de débouché. Tarodant, qui n'avait pas encore été forcé de renoncer à ses anciennes liaisons avec l'intérieur de l'Afrique, y portait tout l'or qu'il en tirait. Les hordes fixées ou errantes dans le Wadi-Noun, qui se croient libres et que les souverains de Maroc aiment à compter parmi leurs sujets, y arrivaient avec leurs troupeaux, avec leur gomme, avec leur cire, avec leurs dattes, avec le produit de l'harghan. C'est un arbre de haute futaie, très-épineux et d'une forme bizarre. Au centre de son fruit, qui fait les délices des chèvres et des moutons, est un noyau rempli d'une amande qui donne une huile qu'on peut brûler, qu'on peut manger, qu'on peut convertir en savon. Ces objets étaient échangés contre des marchandises nécessaires ou agréables arrivées de Lisbonne.

Ce grand mouvement avertit les Maures de

l'importance de Sainte-Croix, et en 1536 ils l'assiégèrent. Leur camp fut placé sur une hauteur qui dominait la place. Les bombes lancées de cette élévation n'empêchaient pas les Portugais de se défendre avec l'ardeur qui les distinguait à cette époque. Malheureusement pour eux un amas de leur propre poudre qui prit feu par un accident inattendu fit aux murailles une brèche où les assaillans s'établirent, et il fallut se rendre.

Pour avoir changé de maître, Sainte-Croix ne perdit pas tout ce qu'elle avait eu d'importance. Plusieurs nations chrétiennes y firent voir leur pavillon, et avec le temps quelques-uns de leurs négocians s'y fixèrent. Le commerce était assez animé lorsqu'en 1751 un affreux tremblement de terre y arrêta ou détruisit les fortunes. Le mal n'eût pas été peut-être sans remède, si, dans un accès de colère dont on ignore les raisons, Mohammed n'en eût deux ans après chassé ce qui pouvait rester d'anciens habitans pour leur substituer une colonie de nègres.

Ce que l'on a vu de l'immensité de l'empire, de la fertilité de son territoire, de l'étendue de ses côtes, de la multitude de ses rades, a dû faire penser que les liaisons maritimes de Maroc avec les autres parties du globe devaient être vives et considérables. Il n'en est pas ainsi.

Alger, Tunis, Alexandrie, Smyrne et Constantinople sont les seuls lieux au Levant où

l'état fasse quelques achats et quelques ventes. Dans la plupart de ces marchés les négocians forment une espèce de corporation à laquelle on a accordé quelques privilèges, et qui est toujours présidée par un agent du gouvernement.

Lorsqu'au quinzième siècle les Portugais s'emparèrent des côtes occidentales de la Mauritanie, le pays n'était pas entièrement ruiné. Ils purent donc d'abord y faire des échanges de quelque valeur. Les incursions violentes qu'ils se permirent dans l'intérieur des provinces arrêterent toute communication. Elle aurait pu se rouvrir à l'époque où la faiblesse des conquérans les força à se renfermer dans leurs murailles ; mais alors les immenses fortunes qui se faisaient aux Indes dégoutèrent des profits bornés que l'Afrique pouvait offrir. Quand l'Europe aurait été assez éclairée pour vouloir profiter des fautes de ces hommes entreprenans, elle n'y aurait pas réussi. Des guerres civiles interminables dévastaient l'empire d'un bout à l'autre, et le despotisme qui leur succéda ne permettait ni aux ateliers ni aux campagnes de se rétablir. Cependant l'esprit de commerce, qui devenait de jour en jour l'esprit général de la chrétienté, fit hasarder un petit nombre d'expéditions pour cette grande partie de la Barbarie. Leur succès fut assez heureux pour déterminer quelques négocians à y former des établissemens. Ces factoreries se multiplièrent même trop après que Mo-

ammed eut solidement établi la tranquillité dans ses possessions.

Ce prince, plus avide de richesses qu'habile dans l'art de les faire naître, appelait les liaisons commerciales d'une main, et les repoussait de l'autre. Sous son règne les douanes varièrent sans cesse, et ses seuls caprices en faisaient monter les droits de dix à quinze et à vingt pour cent. Tantôt il permettait l'importation d'une marchandise, l'exportation d'une denrée, et tantôt il les prohibait. Un jour il favorisait un particulier, une nation, et le jour suivant un autre particulier, une autre nation obtenaient la préférence. Jamais les navigateurs n'eurent la liberté de faire leurs ventes et leurs achats où leurs convenances les auraient appelés. Il les poussa de Sainte-Croix à Saffi, de Saffi à Tanger, de Tanger à Moghador, pour les faire peut-être changer encore s'il eût vécu plus long-temps.

Au temps où nous écrivons (1788) quatre pavillons seulement se font voir dans les rades de l'empire. L'Espagne n'y vend rien et se contente d'échanger ses piastres contre des grains, que trop souvent son sol lui refuse. Les Anglais y portent des draps communs, des toiles d'Irlande, du plomb, de l'étain, du fer de Biscaye. La Hollande y trouve la consommation d'une assez grande quantité de planches, de toiles grossières, de quincaillerie d'Allemagne, de quelque thé et de quelques épiceries. C'est des

Français que le pays reçoit le peu qu'il lui faut de soieries, de draps fins, de mouchoirs de soie de Barcelonne, de toiles de Bretagne, de coton, de soie en nature, de sucre, de café, de papier, et tout le soufre, toute la cochenille que peut débiter le gouvernement, qui s'est réservé le monopole de ces deux articles. Avec ces objets et de l'argent on obtient de la cire, de l'ivoire, des huiles, des cuirs, de la laine, des gommes, du blé, dont la production surpasse toujours dans la Mauritanie la consommation.

Le commerce dont nous venons de nous occuper doit se concentrer tôt ou tard dans les rades de la France, qui en font déjà la plus grande partie. La raison en est simple. Cette puissance possède ou pourra se procurer à peu de frais tout ce que l'approvisionnement de Maroc exige. Elle a besoin de son côté de toutes les matières premières, de toutes les denrées que cette partie du globe doit exporter, et que le nord de l'Europe repousse. Peut-on penser que ces négocians n'ouvriraient pas un jour les yeux? S'ils avaient besoin de leçon ils l'auraient reçue des Anglais et des Hollandais, qui ont si souvent envoyé à Marseille ce qu'ils avaient reçu à Moghador ou dans les ports voisins en retour de leurs cargaisons.

Mais les liaisons de la chrétienté avec la Mauritanie, actuellement si bornées, peuvent-elles, doivent-elles beaucoup s'étendre? Pour que

cette amélioration se fit, il faudrait que le despotisme s'adoucit, et depuis deux siècles il devient plus oppresseur.

Ce qu'on vient de lire sur Maroc en fait assez connaître les révolutions et la forme barbare de son gouvernement. Nous devons à nos lecteurs d'entrer dans plus de détails sur son intérieur, ses productions et son commerce; nous toucherons aussi quelques points omis dans le discours précédent.

Cet empire ou royaume, un de ceux dont la législation et la police sont passés en proverbe pour désigner ce qu'il y a de plus barbare et de plus injuste, est situé entre le 35° degré et demi et le 28° de latitude nord. Il touche vers le septentrion à la Méditerranée et au détroit de Gibraltar, vers l'est au pays de Trémecen, vers le midi aux déserts de l'intérieur de l'Afrique, à l'ouest, il est borné par l'Océan.

Le mont Atlas, qui forme une chaîne de montagnes d'inégale hauteur, ombrage le royaume de Maroc, du nord-est au sud-ouest. Il sert d'abri contre les vents qui viennent du désert, et dont le souffle brûlant est si fatal à la végétation des lieux où il passe. La chaîne du mont Atlas a une telle élévation que les cimes en sont couvertes de neiges pendant toute l'année; mais la neige

assemblée sur les flancs se fond dans l'été, et fait naître cette foule de ruisseaux qui arrosent et fécondent le pays pendant cette partie de l'année où le manque de pluies condamnerait le sol à la stérilité. De la chaîne principale sortent plusieurs rameaux qui partagent en divers sens la contrée, et donnent lieu, comme la grande chaîne, à des irrigations naturelles qui contribuent à entretenir la végétation. Parmi les petites rivières qui sillonnent le pays, il en est plusieurs qui, avec quelques travaux, pourraient servir à ouvrir des communications entre les divers districts et les villes, si le gouvernement était plus éclairé, plus doux, et que des lois sages excitassent l'émulation et protégeassent la liberté et la propriété dans cet état.

Les avantages d'un bon gouvernement se feraient d'autant plus promptement sentir dans l'empire de Maroc que le climat du pays est un des plus salubres, des plus beaux de la terre, que les chaleurs n'y sont pas aussi ardentes que sa situation géographique pourrait le faire croire : deux causes contribuent principalement à les tempérer ; d'un côté la chaîne de l'Atlas, qui, comme nous venons de le dire, arrête les vents du désert, et de l'autre le voisinage de la mer, qui rafraîchit l'atmosphère, et fait alterner les vents qui viennent de l'intérieur avec ceux de la côte. C'est au centre du pays que règnent les chaleurs les plus fortes.

Les saisons sont marquées par la sécheresse et les pluies ; celle des pluies commence vers la fin de septembre et dure ordinairement jusqu'en mars, avec quelques variations, selon la situation des diverses contrées ; c'est là l'hiver du pays ; cette saison est la plus agréable, la plus propice, la plus animée. Immédiatement après les premiers jours de pluie, la terre se couvre de liliacées dont l'espèce charme l'œil, et qui remplissent l'atmosphère d'exhalaisons balsamiques. Lorsqu'elles disparaissent on voit naître une multitude d'autres plantes et d'autres fleurs également riches en couleurs et en parfums. Dans les jours les plus froids on n'aperçoit jamais de gelée ou de glace, excepté sur la cime des montagnes. La neige et la grêle y sont des phénomènes. Sous le beau ciel de Maroc tous les arts pourraient naître et se perfectionner, tous les talens pourraient fleurir, si un gouvernement tyrannique n'en étouffait pas les germes. Ils y furent autrefois protégés, et y firent des progrès ; mais depuis les changemens survenus dans le gouvernement par le fait des Vandales, des Goths et des Maures, les arts les plus simples, les plus nécessaires ont rétrogradé. Malgré l'heureuse fécondité du sol, malgré l'influence du climat, l'agriculture n'a fait aucun progrès depuis plusieurs siècles. L'existence du laboureur n'est protégée par aucune loi, sa peine et ses efforts sont mis à contribution sans rete-

nue et sans ménagement par une multitude de despotes avides ; depuis l'empereur jusqu'au moindre préposé, tous exercent sur le peuple une volonté arbitraire qui ne respecte aucun frein. Pour échapper à leur cupidité le laboureur ne cherche à se procurer que le simple nécessaire, et s'il gagne quelque chose au-delà, il l'enfouit pour ne pas exciter l'avidité de ses maîtres. Son travail consiste à semer et à recueillir les grains les plus essentiels à sa subsistance : le froment, l'orge, le maïs, le millet et les pois. Les semences sont confiées à la terre au mois de novembre ou de décembre, et la récolte a lieu en mai ou juin. La préparation qu'on donne à la terre se borne à la gratter légèrement avec une mauvaise charrue, et malgré cette culture imparfaite, on récolte vingt ou trente grains pour un. On n'emploie d'autre engrais que celui que laissent les troupeaux en pâturant. Ceux qui demeurent près des broussailles ou des bois ont une autre manière d'exploiter et de fortifier le sol. A peu près un mois avant que les pluies commencent, ils mettent le feu aux arbres, et laissent la flamme passer sur l'étendue du terrain dont ils se proposent de tirer parti, usage également établi dans quelques contrées du nord de l'Europe, surtout en Finlande, mais usage qui tend à la destruction des forêts, si utiles dans un pays comme celui de Maroc. Le terrain, ensemencé après cette opération qui

produit une cendre abondante, est très-fertile pendant quelques années ; mais il s'appauvrit et se dessèche à la longue si des engrais ne lui donnent de nouvelles forces. On estime qu'il n'y a guère qu'un tiers du sol des états de Maroc cultivé.

Dans les provinces septentrionales les forêts présentent des liéges, des chênes verts, et une espèce de sapin qui fournit du bois de construction et surtout des planches remarquables par l'odeur de cèdre qu'elles répandent. Au midi les bois se composent de l'argan de Maroc, de l'acacia, du thuya ; près de Tafilet, de Suze et dans tous les districts méridionaux, les dattiers forment des bois étendus et portent des fruits, mais ils en produisent rarement. Les buissons sont généralement plus communs que les bois proprement dits ; on y remarque la bruyère, l'alaterne, l'arbousier, le genêt, le pistachier ; sur les bords des rivières croit le laurier-rose, et parmi les débris des maisons, à côté des vieux murs, se montre l'humble palmette.

Aux environs de Méquinez (1) et de Fez on

(1) Cette ville est maintenant la résidence du roi ou empereur de Maroc ; on y compte environ dix mille âmes. Elle est située dans une belle plaine et entourée de jardins. Le château des princes touche la ville, et à peu de distance se trouve un bois d'oliviers gardé avec beaucoup de soin pour l'usage de la cour.